

## Où commencer ?

Fred Guzda  
Paris I Panthéon-Sorbonne

Je ne peux qualifier autrement la conviction contradictoire et sans cesse renaissante des ruines de ses échecs antérieurs qui ne me permettait de me représenter commençant qu'à condition d'imaginer que ce commencement serait en quelque sorte permanent, resterait neuf et brillant de jour en jour, et m'accompagnerait intact dans l'exécution de ma tâche, laquelle tâche n'aurait jamais de fin. (Roubaud 140, *commençant* souligné par l'auteur)

C'est ainsi que Jacques Roubaud évoque, dans l'un des opus du *Grand Incendie de Londres*, l'histoire de son projet à la fois littéraire et mathématique. Cette déclaration paradoxale, l'auteur n'en assume pas simplement la contradiction apparente, comme on accepterait, de bon gré, l'inéluctabilité d'une situation, mais il en fait le terme principal et nécessaire de sa définition. La possibilité d'un commencement valide, qui puisse donc lui apparaître comme tel et revendiquer ce statut, est directement soumis à la condition de sa permanence. Or une telle condition semble intenable, en ce qu'elle provoque immédiatement une *contradictio in terminis* : un commencement qui n'en finirait pas de commencer n'en serait à proprement parler plus un dans la mesure où, en toute logique, il interdirait par principe toute opération qui lui succède et ne conduirait plus à aucun terme. La notion de commencement suppose, en effet, une succession d'événements, liés entre eux par un ensemble de rapports nécessaires à sa définition. Elle s'inscrit, de manière à la fois tacite et naturelle, dans la logique commune d'une temporalité continue, linéaire et orientée. Tout ce qui se produit ou advient s'insère dans une durée donnée. C'est pourquoi on peut *a priori* décomposer tout événement comme toute action en trois moments constitutifs et toujours identiquement ordonnés : celui où ils s'engagent, celui où ils s'effectuent, celui où ils s'achèvent. Quelle que soit leur durée, ils se déploient systématiquement entre un début et une fin. Le commencement est évidemment le premier moment de cet ensemble tripartite.

On pourrait aisément admettre que l'affirmation de Jacques Roubaud reste malgré tout légitime si l'on s'en tient à des motifs strictement littéraires, lesquels peuvent parfaitement décrire un sentiment personnel propre à l'exercice de son activité, qui renseignerait le lecteur sur une disposition intérieure caractéristique de l'écrivain dans sa relation à son travail. Car après tout, rien n'oblige un auteur à ajuster ses propos, dans leur forme ou dans leur

le fond, à la rigueur terminologique d'une définition ou à celle de l'explicitation d'un concept. Une œuvre littéraire n'a pas à se justifier de ne pas être un essai philosophique. Cette liberté à la fois narrative et formelle à l'égard d'une chronologie rationnelle sur laquelle ce qui est raconté est pourtant censé prendre appui, Samuel Beckett la confirme en la mettant en œuvre, à sa manière, dans un ouvrage dont l'homophonie du titre est révélatrice : *Comment c'est*. Dans ce texte, élaboré autour de la figure de Pim et divisé en trois parties distinctes dont la distribution numérotée peut laisser penser qu'elles se conforment à la structure ordinale d'un avant, d'un pendant et d'un après bien définis, l'évocation d'un commencement se perd à chaque fois dans une appréhension temporelle globale et bousculée, que l'absence de ponctuation et de majuscules, ainsi que le mélange des temps grammaticaux ne font que renforcer : « comment c'était je cite avant Pim avec Pim après Pim comment c'est trois parties je le dis comme je l'entends » (Beckett 9, premières lignes de la première partie), « ici donc enfin deuxième partie où j'ai encore à dire comment c'était comme je l'entends en moi (...) deuxième partie plus que la troisième et dernière c'est là où j'ai ma vie où je l'ai eue où je l'aurai des temps énormes troisième partie et dernière (...) » (Beckett 79, premières lignes de la seconde partie), « ici donc je cite toujours troisième partie comment c'était après Pim comment c'est troisième enfin et dernière (...) » (Beckett 159, premières lignes de la troisième partie).

À la lumière de ces deux exemples et en ce qui concerne la possibilité de rendre compte de la notion de commencement, donc, deux postures paraissent pouvoir être distinguées : l'évidence naturelle du cours du temps d'une part, la licence littéraire et ses artifices de l'autre. Et entre les deux, s'il fallait choisir celle qui, au bout du compte, doit faire référence, on inclinerait sans hésitation pour la première : c'est la seule qui permette une définition précise, simple et objective. Elle offre en outre l'avantage d'être anonyme et générale, dans la mesure où aucune subjectivité ne la perturbe. On en conclura que les paradoxes liés à la nature du commencement (Roubaud) ou les difficultés liées à son identification (Beckett) sont ici le fait des auteurs eux-mêmes, et n'ébranlent que métaphoriquement ou formellement la solidité du principe sur lequel ils sont finalement bâtis.

Ne peut-on pas pourtant prendre au sérieux ce que ces œuvres ont à dire sur la question, et leur accorder par hypothèse le même rang que l'évidence commune dans l'ordre des raisons ? Si « le narrateur de *Comment c'est* (...) fait de son mieux pour ordonner ce qui est hors mesure » (Oppenheim 130) n'est-ce pas, précisément, parce que ce dont il est question — écrire son histoire — ne relève ni d'un ordre ni d'une mesure préalables et anonymes ? Si l'idée d'un commencement permanent, et qui n'existerait que par cette permanence, semble paradoxale, n'est-ce pas en raison de la nature même de tout commencement ?

Comme on l'a déjà suggéré, toute opération, tout événement, toute action considérés pour eux-mêmes dans leur unité et leur plénitude se déroulent nécessairement dans le temps, dont ils suivent donc inévitablement le cours et la logique. Cette logique est celle d'une temporalité tout à la fois continue, linéaire et orientée, et c'est par elle que l'idée même d'un

commencement devient intelligible : en l'absence de tout repère chronologique, cette notion n'aurait aucun sens. Et quand bien même on l'appliquerait seulement à un repérage dans l'espace (le début d'un itinéraire, le point de départ d'une étendue quelconque), l'intervention du temps et de ses paramètres resterait implicite : aller d'un point à un autre implique une durée.

Mais, justement, à quoi tient cette intelligibilité ? Elle n'est permise à son tour que par l'intermédiaire obligatoire d'un point de vue global capable de saisir telle opération, événement ou action dans leur singularité, et de les inscrire dans une diachronie qui permettra d'en identifier les moments successifs. Et le point d'observation à partir duquel cette chronologie de principe peut s'établir et s'appliquer suppose deux particularités corrélées : qu'il soit en même temps postérieur et extérieur à ce qu'il vise, pour garantir respectivement la globalité et l'objectivité nécessaires à la possibilité d'une description conforme à cette chronologie. Dans ces conditions, l'identification du commencement ne peut être produite qu'après coup, une fois que tout a déjà eu lieu, par un observateur extérieur à l'événement en question, ou par l'agent qui, ayant pris part à l'événement, est devenu cet observateur.

On pourrait toutefois objecter que deux cas particuliers suffisent à contredire alternativement les deux termes de cette hypothèse. D'une part celui d'une action programmée, dont les phases sont prévues avant même qu'elle ne soit exécutée ni même engagée et qui, bien qu'elle oblige à maintenir l'extériorité d'un point de vue qu'exige sa nature planificatrice, anticipe néanmoins son début donc situe celui-ci avant elle et non après. La seconde objection, à l'inverse, consiste à faire valoir qu'il n'est pas requis, pour celui qui accomplit une action ou prend part à un événement, que ceux-ci aient pris fin pour qu'il puisse attester que leur origine est dépassée. Car il sait bien, et mieux que quiconque, qu'il a engagé un processus ou qu'il s'intègre à une situation dont le point de départ le précède.

Pourtant, dans les deux cas, il reste possible de rétablir une double condition de postériorité et d'extériorité. Dans le premier, on remarquera que l'une des principales caractéristiques d'une opération planifiée réside justement dans le fait que sa fin est préalablement fixée, de sorte qu'elle détermine rétroactivement ce qui ne la précède que chronologiquement. C'est à partir de cette fin, entendue comme finalité, donc après qu'elle a été posée, que l'opération qu'elle règle peut commencer. Dans le second cas, on tiendra compte du fait que, pour un agent impliqué dans le cours d'une situation à laquelle il participe ou contribue, c'est-à-dire dans le présent toujours vif qui le lie à cette situation et qui lie cette situation à lui, il est nécessaire de s'extraire de cette temporalité, donc de la suspendre ou de la clore — même si cette suspension ou cette clôture ne sont que temporaires et contemplatives — afin de pouvoir procéder à une récapitulation, une reconstitution qui fixera, pour lui, une origine. Il devra changer de statut, changer de position par rapport au temps proprement vécu au sein de l'événement ou de l'action avec lesquels il fait corps, passer d'agent à observateur, d'une situation qui l'inclut à une situation dont il s'exclut, pour en prendre une conscience globale et

totalisante<sup>1</sup>.

De fait, ces deux attitudes correspondent chacune respectivement à deux régimes de temporalité différents, voire hétérogènes. L'un relève d'un temps vécu et immanent, saisi dans l'expérience à chaque fois singulière qui le constitue, l'autre d'un temps objectif et neutre, dont l'objectivité paramétrable et paramétrée lui assure d'être égal à lui-même, extrinsèque aux circonstances auxquelles on l'applique. La double acception de la notion de présent reproduit terme à terme cet antagonisme. D'une part un présent immanent, qui est le présent vivant, effectif et toujours actuel du sujet qui l'énonce et l'éprouve comme son propre présent, indissociable de lui, et qui seul (l')autorise à parler d'un futur ou d'un passé incompréhensibles sans lui. De l'autre l'instant quelconque, extrait par abstraction d'un *continuum* temporel compris selon le modèle d'un mouvement uniforme, rectiligne et unidirectionnel, c'est-à-dire du mouvement de la physique. Instant ponctuel lui-même uniforme et multiplié par autant d'instantanés égaux à lui, dont les intervalles respectifs sont mesurés par et comme une distance pour y enclorre une durée, fixe et anonyme.

L'exemple d'un voyage en train, dont chacun a déjà pu faire l'expérience, illustre parfaitement cette ambiguïté. Muni de mon billet pour ce voyage, je dispose de toutes les informations nécessaires : je sais de quel endroit je pars, à quelle heure précise, je connais la durée du voyage, je peux dire à quelle heure j'arrive et où. De ce point de vue mon voyage est réglé, au double sens du mot : à la fois mesuré (par les fiches d'horaires, les horloges sur les quais qui scandent les secondes avec une infaillible précision, et dont il paraît, en France du moins, qu'elles indiquent toutes exactement la même heure), et terminé (c'est-à-dire arrêté au sens d'une décision et théoriquement prévu). Mais ce voyage n'est le mien que dans la mesure où il est aussi celui de tous ceux qui embarqueront avec moi, autrement dit de personne en particulier. Mais il se peut que le train soit en retard, et que de surcroît ce retard soit indéterminé. L'attente qu'il m'impose alors alourdit les minutes qui le composent, lesquelles paraissent bientôt interminables : chaque seconde semble durer deux fois plus que la précédente, et cette progression exponentielle s'accroît d'autant plus qu'aucune information ne m'est donnée. Puis celle-ci survient, qui interrompt mon attente infinie et m'autorise à y mettre un terme à partir duquel je compte à rebours le moment du départ. Une fois installé, la lecture d'un roman de Beckett ou de Roubaud, absorbant mon attention en totalité, absorbe aussi mon temps, cette fois-ci le mien propre, conjugué exclusivement à ma lecture et désormais disjoint d'un planning

---

<sup>1</sup> La rétrospection (à partir donc d'une position de postériorité) et l'ek-stase (le saut de la conscience vers une extériorité) sont également les deux caractères auxquels Michel Henry (qu'on retrouvera plus loin) fait référence lorsqu'il explique pourquoi le phénomène de la naissance échappe à la constitution d'un « avant » objectif : « Pour que ce phénoménalise quelque chose comme un "avant", il faut que ce ou celui auquel se montre l'avant se rapporte rétrospectivement à lui comme à un avant lui de telle façon que son rapport à cet "avant" revêt la forme d'une ek-stase spécifique. Dans "l'au-dehors" de cette ek-stase se découvrent d'une part l'horizon de l'avant et, à l'intérieur de cet horizon, ce qui se donne en lui comme ce qui était "avant" » (Henry 140).

ferroviaire devenu inopérant. À l'arrivée, un coup d'œil sur ma montre y fait à nouveau référence, mais sans que cette référence puisse mettre en défaut ni rendre compte de l'impression, bien réelle, d'un voyage plus court que l'attente qui l'a précédé.

Le temps physique ou objectif, et plus précisément la conception aristotélicienne du temps et de l'instant dont celui-ci hérite, c'est-à-dire un temps mesuré et mesurable, évalué selon sa divisibilité potentielle en instants ponctuels égaux, mais dont, précisément pour ces raisons, l'expérience au présent ne peut être décrite comme telle, est pour Bergson la conséquence tacite mais ruineuse d'une compréhension de la durée sur le modèle de l'espace : « lorsque nous parlons du temps, nous pensons le plus souvent à un milieu homogène où nos faits de conscience s'alignent, se juxtaposent comme dans l'espace, et réussissent à former une multiplicité distincte » (Bergson 67). Pour l'auteur de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, il n'est pas satisfaisant de subsumer la « durée réelle, dont les moments hétérogènes se pénètrent » (82) sous une chronologie objective, c'est-à-dire sous la « forme d'un milieu indéfini et homogène, [qui] n'est que le fantôme de l'espace obsédant la conscience réfléchie » (74). Pour illustrer cette inadéquation, il suggère d'imaginer « une ligne droite, indéfinie, et sur cette ligne un point matériel A qui se déplace. Si ce point prenait conscience de lui-même, il se sentirait changer, puisqu'il se meut : il apercevrait une succession ; mais cette succession revêtirait-elle pour lui la forme d'une ligne ? Oui, sans doute, à condition qu'il pût s'élever en quelque sorte au-dessus de la ligne qu'il parcourt et en apercevoir simultanément plusieurs points juxtaposés : mais par là même il formerait l'idée d'espace, et c'est dans l'espace qu'il verrait se dérouler les changements qu'il subit, non dans la pure durée » (76-77).

À l'analyse de Bergson fait écho celle de Paul Ricœur qui, en introduction au troisième volume de *Temps et récit*, revient sur cette double acception du temps, à partir des figures tutélaires d'Aristote et d'Augustin. À la théorie du premier il oppose en effet que « la double coupure de l'instant, comme coupure et comme lien, ne doit rien à l'expérience du présent et dérive entièrement de la définition du continu par la divisibilité sans fin. (...) Ce n'est que lorsque nous traitons le temps comme une ligne, par définition en repos, que la possibilité de diviser le temps devient concevable » (*Temps et récit* 38-39). Bergson n'est toutefois cité qu'en passant dans la synthèse que présente Ricœur. Dans la mesure où cette synthèse vise surtout à mettre en lumière les apories auxquelles aboutissent aussi bien la perspective cosmologique du temps objectif que la perspective phénoménologique du temps vécu, la thèse selon laquelle « c'est par une contamination du temps par l'espace que le premier devient mesurable » n'est pas suffisante et reste pour Ricœur (comme pour Augustin selon lui, pour lequel la mesure reste malgré tout « une propriété authentique du temps ») « étrange et incompréhensible » (*Temps et récit* 22). Plus déterminant pour notre propos est la disjonction qu'opère en l'état, dans l'exemple bergsonien de la ligne, la conscience devenue réflexive et observatrice ; si ce statut lui permet de *voir* se dérouler les changements qu'elle *subit*, c'est précisément parce que ce qu'elle subit, c'est de ne *plus* les subir *comme tels* : ne plus se changer, mais se voir

changée.

L'analyse du temps augustinien conduit naturellement Ricœur au projet husserlien<sup>2</sup> des *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, dont l'enjeu est de « faire paraître le temps lui-même » (*Temps et récit* 43, l'auteur souligne), où la durée, à nouveau, est comprise comme absolument indivisible : « du phénomène d'écoulement, nous savons que c'est une continuité de mutations incessantes qui forme une unité indivisible : indivisible en fragments qui pourraient être par eux-mêmes et indivisible en phases qui pourraient être par elles-mêmes. » (Husserl 41). Ricœur commente ainsi ce passage : « l'accent porte sur la continuité du tout, ou la totalité du continu, que le terme même de durée désigne. Que quelque chose persiste en changeant, voilà ce que signifie durer. L'identité qui en résulte n'est donc plus une identité logique, mais précisément celle d'une totalité temporelle » (*Temps et récit* 54-55). La double expérience du temps vécu, entendu dans le sens, double lui aussi, du vivant et du révolu, oblige dès lors à reconsidérer les exemples donnés en introduction. Elle éclaire, en particulier, la surprenante affirmation avancée par Jacques Roubaud, dont elle éclaire et dissipe déjà l'apparente contradiction interne.

Si, à présent, il est rapporté à la question du commencement, le dilemme du temps objectif et du temps phénoménal entraîne un nouveau paradoxe. Ou bien le commencement est d'emblée soumis à la décision d'une cause finale qui l'anticipe (qu'il s'agisse d'une action programmée ou d'une vision rétrospective) et d'une extériorité qui s'en exempte, et dès lors n'est plus qu'une opération subsidiaire et dérivée, donc n'est plus un commencement digne de ce nom. Ou bien l'on considère l'inverse, à savoir que cette rétrospection et cette extériorité, précisément grâce à cette double capacité, livrent leur seul moyen d'accès, *a posteriori*, à l'identification d'un véritable commencement, mais en lui interdisant donc d'apparaître et d'être reconnu comme tel quand il advient. L'histoire singulière de Jimmie G. offre une illustration directe et concrète de cette situation.

Jimmie G. est l'un des nombreux patients rencontrés et suivis par Oliver Sacks, célèbre neurologue et auteur de plusieurs ouvrages qui relatent d'étranges comportements liés à des affections ou des traumatismes cérébraux relativement sévères. Dans un texte intitulé « Le marin perdu » (Sacks 41-64), il évoque le cas de Jimmie G., ancien assistant-radio dans un sous-marin, atteint en 1945 par le syndrome de Korsakov, lequel est dû à une dégénérescence des tubercules mamillaires (une partie de l'hypothalamus) liée à l'alcoolisme. Sous ce jargon médical se cachent en fait deux éléments de

---

<sup>2</sup> Le rapprochement (donc tout autant les divergences) de Husserl et de Bergson sur le sujet mériterait évidemment d'amples développements dont nous n'avons pas les moyens. Qu'il suffise ici de signaler qu'il n'est pas tout à fait fortuit, si l'on en croit la boutade épinglée par Paolo Godani (Godani 46) : « "Das ist fast so, als ob ich Bergson wäre" [c'est presque comme si j'étais Bergson] : tel est le commentaire surprenant qu'en 1917, Husserl aurait fait à la lecture du premier chapitre de la thèse de doctorat de son élève Roman Ingarden consacrée à la philosophie de Bergson. Husserl jugeait peut-être cette étude de la *durée* chez Bergson proche de sa propre analyse de la conscience interne du temps. D'ailleurs, il aurait déclaré en 1911 déjà, à l'occasion d'une intervention de Koyré sur le bergsonisme, "Nous sommes les vrais bergsoniens" ».

l'anatomie du cerveau qui jouent un rôle essentiel pour la mémoire, et en particulier la mémoire à court terme. Sergei Korsakov, neuropsychiatre russe, décrit ainsi, en 1887, la pathologie à laquelle il a donné son nom : « c'est presque exclusivement la mémoire des événements récents qui est perturbée. Il semble que les impressions récentes disparaissent, tandis que les impressions lointaines restent bien fixées dans la mémoire, de sorte que l'ingéniosité du patient, son acuité d'esprit, ses ressources restent en grande partie intactes » (cité par Sacks 49). Et, de fait, cette description correspond parfaitement à Jimmie G., dont le neurologue britannique salue la vivacité, l'intelligence, la cordialité, etc. Mais le « marin perdu », âgé de quarante-neuf ans à la date de leur rencontre, est frappé d'une amnésie antérograde depuis sa dix-neuvième année, et ne retient plus, depuis, aucun événement au-delà de quelques minutes. Si bien que cette défaillance donne lieu à quelques scènes insolites. Lorsque Jimmie G. pénètre pour la première fois dans le cabinet du médecin, rien n'indique qu'il est victime du syndrome en question : « — Salut docteur, dit-il en entrant. Belle matinée ! Je peux m'asseoir là ? » S'ensuit une conversation au cours de laquelle l'ancien marin parle de son enfance, de sa scolarité, de sa famille, de son incorporation ; après quoi Oliver Sacks s'éloigne et quitte la pièce. Il y revient deux minutes plus tard et rapporte l'anecdote :

- Bonjour docteur ! dit-il. Belle matinée ! Vous voulez vous entretenir avec moi ? Je m'assieds là ?
- Son visage franc et ouvert n'exprimait pas le moindre signe de reconnaissance.
- Est-ce que nous nous sommes déjà rencontrés, monsieur G. ? demandai-je d'un air détaché.
- Non, je ne crois pas. Quelle barbe vous avez ! Je ne vous aurais pas oublié, docteur. (Sacks 44)

Dans cette histoire et relativement à l'aventure de Jimmie G., chacun des deux protagonistes occupe, pour ainsi dire, l'une des deux positions. Jimmie G. lui-même, prisonnier d'un présent permanent mais itératif, évolue au sein d'une temporalité toujours immanente dont il lui est impossible de s'exclure, et sur laquelle, par conséquent, il est incapable de porter quelque regard externe, réflexif, global et rétroactif que ce soit. Même s'il partage avec lui un présent commun, Oliver Sacks, en revanche, peut mettre en œuvre ces capacités. Ce n'est d'ailleurs qu'à cette condition qu'il peut émettre un diagnostic sur l'état de son patient, qu'une note de service lui présentait simplement comme une personne « abandonnée, démente, confuse et désorientée » (Sacks 42). Seul le médecin (*a fortiori* son lecteur) est ici en mesure, à juste titre, de parler ici d'un commencement perpétuel. Autrement dit de repérer, après coup, puisqu'une deuxième occurrence au moins est nécessaire, non seulement le retour du patient à un état initial, mais surtout cet état initial lui-même ou, mieux encore, déterminer un moment dans un flux temporel et lui attribuer *en même temps* son « initialité », c'est-à-dire *stricto*

*sensu* identifier un commencement<sup>3</sup>. Mais ce point de départ, précisément parce qu'il est *reconstitué* par le neurologue, n'est justement pas vécu par lui, sinon par procuration ou par représentation. La seule expérience directe qui s'offre à Oliver Sacks est celle d'une reconstitution, d'une synthèse pourvoyeuse d'un sens qui ne lui apparaît que lorsqu'elle se produit. Jimmie G., pour sa part, fait bel et bien l'épreuve, infinie, de ce commencement (celui que son médecin peut nommer et situer), mais paie pour cela le prix de n'en rien savoir.

L'auteur fait d'ailleurs une remarque qui confirme la distinction très nette entre ces deux vécus temporels et leur hétérogénéité respective, telle qu'ils semblent se manifester chez son patient lui-même : « il ne donnait pas l'impression de parler du passé mais plutôt du présent, et je fus très frappé par son changement de temps lorsqu'il passait des souvenirs de sa scolarité [saisis sous la forme d'un passé antérieur] à ceux de sa période dans la Marine [pendant laquelle sa pathologie se déclare] : il avait employé le passé, il employait maintenant le présent — et il ne s'agissait pas, me semblait-il, du présent fictif ou formel du souvenir, mais du présent actuel de l'expérience immédiate » (Sacks 43).

L'« expérience immédiate » d'un commencement, c'est-à-dire la plus proche de soi puisqu'elle est éprouvée directement, sans aucune médiation précisément, hors de toute opération consciente qui pourrait la reconnaître et l'attester, serait donc aussi, pour cette raison, la plus lointaine et la plus inaccessible. Un dernier exemple illustre à son tour de manière décisive ce paradoxe, et peut donner l'occasion d'en confirmer l'hypothèse.

Le phénomène de la naissance, dont on peut difficilement contester qu'il constitue un cas exemplaire de commencement — voire le plus édifiant d'entre tous, le commencement par excellence — reste pourtant, par définition, indéterminable. Comme tout le monde et comme n'importe qui, certes, je sais que je suis né un jour, et comme la plupart je dispose sur ce jour et ce qui le concerne d'une quantité d'informations objectives. J'en connais la date voire l'heure précises, j'en connais le lieu ; j'en connais les responsables principaux, mes parents ; par ces derniers j'en connais le plus souvent les circonstances, notamment médicales. Mais tout ce savoir ne provient d'aucun souvenir, d'aucune expérience vécue, en l'occurrence d'aucune expérience du type de celles dont je pourrai me souvenir après elle. Ce savoir dont je dispose est un savoir issu d'informations tierces qui me permettent d'opérer une reconstitution de ce que je n'ai jamais pu constituer initialement ni en personne<sup>4</sup>. Dans *L'Événement et le Monde*, Claude Romano écrit : « de la naissance, je ne puis affirmer qu'une chose : “je suis né”, au double sens du

---

<sup>3</sup> on pourrait dire qu'ainsi que le commencement ne commence qu'avec son commencement ; et suggérer à nouveau que l'affirmation de Roubaud comme le projet de Beckett, incohérents à première vue, trouvent finalement une interprétation tout à fait rationnelle.

<sup>4</sup> On pourrait également s'interroger sur le nom donné, par le droit civil, au premier acte officiel de ceux qui devraient *a priori* en constituer l'origine, à savoir mes parents qui, pour assurer ma filiation, n'ont pas d'abord ni nécessairement à me connaître mais sont pourtant tenus de me *reconnaître*.



passé et du passif, ou plutôt : “il y a eu naissance” ; la naissance est d’abord cet événement qui m’échoit impersonnellement, avant même que je puisse en assumer la charge en première personne » (101). C’est parce que ce savoir est en quelque sorte un savoir de seconde main, acquis par ouï-dire, que sa caractéristique essentielle ressortit très exactement à ce qui, jusqu’ici, est progressivement apparu comme la principale aporie du commencement : un retard irréductible sur lui-même qui est, probablement, sa première définition<sup>5</sup>.

Si l’on pousse la rigueur conceptuelle jusqu’à son extrémité, il n’est pas tout à fait insensé d’admettre ce délai, ni de le tenir pour le meilleur, voire le seul indice plausible d’un commencement véritable. Car si ce dernier, au sens commun, précède non seulement ce qui vient après et par lui dans l’ordre des choses, il devrait aussi, dans son sens le plus strict, précéder en droit la décision de le mettre en œuvre<sup>6</sup> et la conscience de ce qu’il est ; sans quoi il faudrait conclure qu’il est lui-même conditionné par une antécédence, bref qu’il n’est plus, dès lors, un commencement absolu. Il faut donc inverser le rapport et faire l’hypothèse que cet éternel retard sur lui-même n’est pas un défaut du commencement, mais bel et bien sa condition. C’est exactement, quant au phénomène de la naissance, la thèse que défend Michel Henry : « C’est là un trait caractéristique du naître et de son mystère, à savoir que la naissance est une sorte de commencement absolu, et que cependant ce commencement absolu présuppose un “avant lui”. C’est cette antécédence au commencement absolu de la naissance d’un “avant lui” plus absolu que lui qui fait du phénomène de la naissance une expérience limite, renvoyant dans l’épreuve même qu’elle fait de soi à ce qu’il semble impossible d’éprouver. (...) C’est précisément cette impossibilité de prendre attitude vis-à-vis d’elle impliquée en toute naissance qu’il s’agit de comprendre » (130). Quelques pages plus loin, le philosophe ajoute : « Nous ne sommes donc pas nés un jour mais constamment engendrés dans l’auto-engendrement absolu de la vie et en lui seulement. Voilà pourquoi la naissance n’est pas un événement mais une condition » (139). On n’hésitera évidemment pas à juxtaposer

---

<sup>5</sup> Claude Romano insiste particulièrement sur ce point, tout aussi fondamental que paradoxal. Le retard de l’origine sur elle-même n’est pas un défaut ou une insuffisance d’une pensée de la naissance, mais bel et bien son trait constitutif le plus caractéristique, autrement dit le plus originaire. Ce qu’il nomme l’« *originaire non-originellité de l’origine* », et qu’il décrit ainsi : « *Ce décalage originaire de l’origine et de l’originaire est ce qui détermine le sens événemential premier de la naissance.* Il introduit dans l’origine elle-même un sursis selon lequel elle ne se déclare jamais qu’après-coup, non originellement, selon un retard constitutif et un a posteriori non empirique qui appartient pourtant à sa teneur d’origine » (96, souligné par l’auteur).

<sup>6</sup> On pourrait objecter qu’une intention est toujours antérieure, en tant que cause mentale, à l’action volontaire d’un sujet quelconque. Mais on se souviendra à cet égard (sans qu’il s’agisse ici d’en reprendre les termes ou l’analyse) de la remarque de Wittgenstein qui en discute l’évidence : « Quand “je lève mon bras”, mon bras se lève. D’où ce problème : Que reste-t-il donc quand je soustrais le fait que mon bras se lève du fait que je lève le bras ? » (228), ainsi que de celles d’Elisabeth Anscombe, qui inscrit déjà l’intention dans l’action et la soumet à la nécessité d’une description : « quand nous nous souvenons d’avoir eu l’intention de faire quelque chose, notre mémoire révèle que ce qui s’est passé dans notre conscience (...) ne saurait en aucun cas constituer une telle intention » (40) « si vous voulez dire quelque chose d’à peu près exact sur les intentions de quelqu’un, une bonne manière d’y arriver sera d’indiquer ce qu’il a effectivement fait ou ce qu’il est en train de faire » (42).

« l'engendrement constant » dont parle Michel Henry avec le « commencement permanent » qu'évoquait Jacques Roubaud. On n'hésitera pas non plus, pour les mêmes raisons, à faire le choix de ne pas négliger, en les reconduisant sans précaution et au nom du bon sens à d'éventuelles simagrées littéraires, les incongruités apparentes que certaines œuvres énoncent ou révèlent : elles ne sont absurdes qu'à l'aune du bon sens.

On consentira enfin à ne pas soumettre la pensée du commencement au régime d'une temporalité linéaire et ordinaire qui n'est pas la sienne, quitte à devoir le perdre de vue. Pour autant, cette démission ne signifiera pas ici l'impossibilité de le penser, mais bien plutôt l'obligation de le penser autrement, ou ailleurs : « Commencer se dit à l'aide d'un verbe. Par là, la notion de présent est soustraite au prestige de la présence, au sens quasi optique du terme. (...) Il faut résolument renverser l'ordre de priorité entre voir et faire, et penser le commencement comme acte de commencer. Non plus ce qui arrive, mais ce que nous faisons arriver. (...) Faire arriver n'est pas en tant que tel objet d'observation ; en tant qu'agent de notre action, nous produisons quelque chose qu'à proprement parler nous ne voyons pas. (...) Ce n'est pas dans la même attitude que nous observons le cours des choses et que nous intervenons dans le monde. Nous ne pouvons pas être à la fois observateur et agent » (Ricœur, *Du texte à l'action* 297-298).

Le commencement déploie son sens entre deux possibilités, celle de le mettre en œuvre et celle de le reconnaître. Mais entre la possibilité d'agir et celle de voir, il faut choisir, et dans les deux cas renoncer à le saisir directement et définitivement. Ce choix trouve sans doute l'une de ses formes les plus significatives dans le rapport lui-même paradoxal de l'auteur à l'œuvre, au sujet duquel, commentant Hegel, Maurice Blanchot note que « dès son premier pas, l'individu qui veut écrire est arrêté par une contradiction : pour écrire, il lui faut le talent d'écrire. Mais, en eux-mêmes, les dons ne sont rien. Tant que ne s'étant pas mis à sa table, il n'a pas écrit une œuvre, l'écrivain n'est pas écrivain et il ne sait pas s'il a les capacités pour le devenir. Il n'a du talent qu'après avoir écrit, mais il lui en faut pour écrire » (Blanchot 295). Une seule solution est requise pour interrompre cette circularité infinie et stérile, qui en même temps la fait disparaître : prendre l'initiative de sortir du cercle c'est-à-dire, littéralement (*cum et initiare*), commencer.

## Bibliographie

- Anscombe, Elizabeth. *L'intention*. Trad. Mathieu Maurice et Cyrille Michon. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de philosophie, 2002.
- Beckett, Samuel. *Comment c'est*. Paris : Minuit, 1961.
- Bergson, Henri. *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris : PUF, coll. Quadrige, 2013.
- Blanchot, Maurice. « La littérature et le droit à la mort. » *La Part du feu*. Paris : Gallimard, 1949. 293-331.
- Godani, Paolo. « Corrélation et immanence chez Bergson et Husserl. » *Philosophie n°107*. Paris : Éditions de Minuit, 2010. 46-66.
- Henry, Michel. « Phénoménologie de la naissance. » *De la phénoménologie, t. 1, Phénoménologie de la vie*. Paris : Puf, coll. Épiméthée, 2003. 123-42.
- Husserl, Edmund. *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*. Trad. Henri Dussort. Paris : Puf, 1964.
- Oppenheim, Lois. « “Nous me regardons” : objectivation et dysfonctionnement affectif dans l'œuvre de Samuel Beckett. » *Samuel Beckett Today/Aujourd'hui (vol. 10). L'affect dans l'œuvre beckettienne*. Éd. Matthijs Engelberts, Sjef Houppermans, Yann Mevel & Michèle Touret. Amsterdam/Atlanta : Rodopi, 2000. 125-36.
- Ricœur, Paul. *Temps et récit 3. Le temps raconté*. Paris : Seuil, coll. Points-Essais, 1985.
- . *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Paris : Seuil, coll. Points-Essais, 1986.
- Romano, Claude. *L'Événement et le Monde*. Paris : PUF, coll. Épiméthée, 1998.
- Roubaud, Jacques. *Mathématique* :. Paris : Seuil, coll. Fiction et Cie, 1997.
- Sacks, Oliver. « Le marin perdu. » *L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau* Trad. Édith de la Héronnière, Paris : Seuil, coll. Points-Essais, 1988, pp. 41-64.
- Wittgenstein, Ludwig. *Recherches Philosophiques*. Trad. Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud et Élisabeth Rigal. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de philosophie, 2005.